

Compte rendu

Pour une critique de la traduction : John Donne d'Antoine Berman.
Gallimard, coll. «Bibliothèque des idées», 279 p.

L'ÉPREUVE DU TRADUCTEUR

Faire coïncider les mots avec la pensée de l'auteur, restituer le ton, l'émotion et le sens du message. Ainsi Antoine Berman définit-il l'oeuvre de traduction. Il illustre son propos par quatre versions d'un poème de John Donne

Lorsque, il y a une dizaine d'années, Antoine Berman publia *L'Épreuve de l'étranger*¹ – ouvrage consacré à ces romantiques d'outre-Rhin ayant produit des traductions si grandes qu'elles font désormais partie du patrimoine allemand –, on avait considéré, de façon unanime, que, depuis Valéry Larbaud, personne n'avait mieux analysé l'art de ces travailleurs de l'ombre que l'auteur de sous l'invocation de Saint-Jérôme baptisait «*les peseurs de mots*» : les traducteurs.

Dans cet essai qui paraît trois ans après sa mort, et auquel il a travaillé jusqu'à la fin sans désespérer, Berman développe, avec une sagacité prodigieuse, certaines remarques et certains aperçus qui émaillaient son livre précédent. Par exemple, ceux-ci, qui se révèlent d'une importance capitale : à savoir, que «*dans la traduction il y a quelque chose de la violence du métissage*»; que le traducteur est auteur, mais jamais l'Auteur, et que «*son oeuvre est une oeuvre, mais n'est pas l'OEuvre*»; et surtout que, dans la langue d'arrivée, «*la traduction éveille des possibilités latentes, et qu'elle seule, de manière différente de la littérature, a pouvoir d'éveiller*». Assertion qui rappelle celle d'Ezra Pound, pour qui la traduction «*met en évidence le sommeil, les points paresseux de la langue qui accueille le texte original et, la secouant, la réveille*».

Berman tient à souligner, et il a cent fois raisons, que la critique n'est pas le «*travail du négatif*» que d'habitude on voit en elle, mais qu'elle est, par essence, positive, «*ontologiquement liée à l'oeuvre*». Pour Larbaud, déjà, c'était la traduction elle-même qui

¹ Gallimard, coll. «Essais», 312 p. Prochainement dans la coll. «Tel», 322 p.

L'ÉPREUVE DU TRADUCTEUR

est une forme de critique : *«la plus timide, la plus humble et la plus agréable à pratiquer.»* Et n'oublions pas, à ce propos, que, selon T. S. Eliot, le labeur du créateur consiste à passer au crible, à combiner, à construire, à expurger, à corriger : *«Certains écrivains sont supérieurs aux autres uniquement parce que leurs facultés critiques sont supérieures.»*

De même Berman observe-t-il que *«la critique d'une traduction est celle d'un texte qui, lui-même, résulte d'un travail critique»*... Il soutient que *«le rapport interne qu'une oeuvre entretient avec la traduction (ce qu'elle contient en soi de traduction et de non-traduction) détermine idéalement (...) les problèmes qu'elle peut poser»*. Et de renchérir, non sans audace, en affirmant que *«toute oeuvre «prévoit» sa traduction dans sa structure»*.

C'est cela, la tâche du traducteur : deviner cette *«prévision»* secrète au coeur du texte à traduire, et trouver, pas forcément les mots qui coïncident avec les mots de celui-ci, mais avec sa pensée; et qui restituent le *«ton»*, l'accent d'une voix unique, l'émotion et le sens d'un message.

On peut dire que Berman abandonne, ici, le mot de *«littéralité»* – lequel avait suscité chez lui quelques réticences –, en tant qu'il signifie *«mot à mot»*, *«phrase à phrase»*, tandis que pour Berman, il veut dire *«attachement à la lettre, respect de la lettre de l'oeuvre»*. Ainsi, lorsqu'il s'agit de confronter trois versions françaises d'un poème de John Donne, *Going to Bed*, et celle, en espagnol, d'Octavio Paz – lequel considérait la sienne comme une adaptation –, il penche pour le poème *«moderne»* de Paz, parce que le Mexicain, dans sa démarche en apparence si libre, a mieux capté l'*«essence»*, mieux cerné le *«noyau»*, le *«dit»* du poème de Donne, sans le moindre recours à des archaïsmes. Et de rappeler, en guise d'avertissement, que le style, la manière des littératures des différents pays ne sont pas fatalement contemporaines, loin s'en faut...

Par ailleurs, Berman juge qu'analyser une traduction sans tenir compte des normes établies par l'usage à telle ou telle époque est une entreprise absurde. Selon lui, Vialatte n'a pu traduire *«telle quelle»* l'écriture dénudée de Kafka, tout simplement parce qu'il obéissait, de manière inconsciente, aux normes en vigueur dans les années 30. Et, quand Goldschmidt ou Lortholary le retraduisent aujourd'hui, *«ils le font, chacun à sa manière, en fonction des nouvelles normes qui régissent le polysystème français»*.

L'ÉPREUVE DU TRADUCTEUR

Tout en reconnaissant que dans certains cas exceptionnels – Dostoïevski, Kafka... – les traductions, sans être bonnes, peuvent enrichir, voire ouvrir des horizons insoupçonnés à une littérature, Berman conçoit la traduction comme un long processus : d'abord, si une oeuvre fait partie de l'enseignement d'une littérature étrangère, elle peut être «*adaptée*» lorsqu'elle heurte trop les normes autochtones; puis vient le temps des premières traductions à ambition littéraire (les plus dangereusement fautives, à son avis); ensuite, celui des nombreuses retraductions – de sorte que, de fil en aiguille, la révélation d'une oeuvre «*dans son être propre*» a une chance de s'accomplir : «*La «révélation» pleine et entière de cette oeuvre est elle-même l'oeuvre de la traduction. Et elle n'est possible que si la traduction est «vraie». Avant, il n'y a pas de «révélation», il n'y a que les étapes menant ou non à celle-ci.*»

Seulement alors, le lecteur pourra ressentir la «*consistance immanente*» de la version en dehors de tout rapport avec l'original : «*On n'est pas naturellement lecteur de traductions, on le devient.*» Et il arrive que, face à un «*passage inachevé*» d'un chant de Dante, d'une scène de Shakespeare, d'un poème de Neruda, on découvre une langue «*qu'aucun écrivain français n'aurait pu écrire*».

L'ambition de Berman appartient-elle au monde des utopies? Voici Borges qui vient à sa rescousse en affirmant qu'établir d'emblée que toute nouvelle combinaison d'éléments – en l'occurrence, de mots – est obligatoirement inférieure à l'écrit original, c'est établir au départ que le «*brouillon 9*» est obligatoirement inférieur au «*brouillon h*», étant donné qu'il n'y a, en fait, que des brouillons : «*L'idée qu'un texte peut être «définitif» relève de la religion ou de la fatigue.*» Armé d'une érudition hors pair, à la recherche des lois hasardeuses de la traduction, Antoine Berman a engagé sa vie dans un labyrinthe où, au passage, il a creusé des ouvertures, des portes, des fenêtres, des meurtrières aussi, et il en a atteint le centre – c'est-à-dire le tréfonds même de la littérature. Où il a trouvé ce maître-livre qu'il portait en lui, que tout traducteur devrait lire, méditer, contredire au besoin, prolonger – et davantage tout écrivain, ce traducteur premier qui n'a rien sous les yeux qu'un écheveau d'images qu'il lui faut dévider avec soin, et cela dans l'obscurité.

L'ÉPREUVE DU TRADUCTEUR

Source : *Le Monde*, 17 février 1995.